

## **Boeufs et pouvoirs**

### **Les éleveurs du sud-ouest et de l'ouest malgaches**

**A** USSI loin que remontent les traditions orales (vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle environ) les groupes d'éleveurs de bœufs du sud-ouest et de l'ouest de Madagascar, au foyer originel commun dans une région montagneuse du sud-est, ont manifesté une forte propension à l'expansion territoriale et politique. L'accrois-

tenant ainsi l'harmonie des rapports entre vivants et ancêtres et, par là même, la prospérité des vivants.

Grâce à ces atouts majeurs, les groupes d'éleveurs, partis du sud-est, essaimèrent d'abord dans le sud et le sud-ouest de Madagascar. Les chefs-souverains, initialement liés par d'étroits liens de parenté, tendirent à se partager un espace encore peu encombré, pour donner naissance à des dynasties familiales, souvent antagoniques malgré le souvenir de leurs origines communes. C'est l'évo-

lignages dans les mêmes villages plusieurs décennies après) qui s'accommode d'une certaine instabilité au niveau des individus (peu de personnes naissent et meurent dans le même village).

La marche vers le nord a permis aux Masikoro et aux Sakalava de constituer d'importantes unités politiques, de grands royaumes qui, à certaines époques, comptèrent parmi les plus puissants et les mieux organisés de Madagascar (3). Ces systèmes politiques étaient parfaitement adaptés à ce mode de vie pastorale et n'exigeaient pas de structures répressives. Aucun embryon de bureaucratie n'existait, la cohésion était fondée principalement sur une idéologie cérémonielle totalement reconnue par tous. Ces systèmes garantissaient dans une très large mesure la prospérité matérielle du groupe et maintenaient un fort consensus autour du souverain... Les unités de résidence sakalava vivaient, en fait, dans une totale indépendance, à l'exception de celles qui résidaient à proximité immédiate de la cour.

Ce sont donc des groupes d'éleveurs très peu policés que rencontrèrent les armées coloniales françaises pacifiant l'ouest malgache. Les difficultés d'ordre militaire réglées, il fallut tenter de faire rentrer tous les autochtones dans le cadre administratif commun. Les choses se passèrent assez mal et les Sakalava ne tardèrent pas à acquérir une réputation détestable auprès des premiers administrateurs, réputation qui prévaut aujourd'hui encore.

## **Les Sakalava**

Dans tous les rapports administratifs, les Sakalava apparaissent comme porteurs d'à peu près tous les défauts : paresseux (parce que répugnant aux tâches agricoles et fuyant les emplois salariés), rebelles à la scolarisation, peu sensibles à l'action des missionnaires. De surcroît, ce sont de très mauvais contribuables : ils vivent à l'écart des circuits monétaires, n'hésitant pas à disparaître dans la forêt lorsqu'on leur demande de payer ; peu dociles, ils ne participent pas aux corvées de travaux publics et sont à peine respectueux des autorités administratives. Enfin et surtout, ils sont toujours prêts à voler des bœufs malgré la sévérité de la répression.

Par ailleurs, après quelques espoirs initiaux précocement déçus, il fut rapidement évident que les immensités du sud-ouest et de l'ouest ne se prêtaient guère à des projets de grande colonisation.

sive, et la sécheresse y était partout menaçante. La mauvaise réputation des autochtones accroissait encore l'aspect répulsif de la région pour tout effort cohérent de colonisation agricole.

Le Menabe finit cependant par bénéficier d'un début de mise en valeur, notamment à partir des années vingt, lorsque la hausse des cours du pois du Cap rendit cette culture très rémunératrice. L'effort productif fut massivement accompli par des immigrants venus des hautes-terres ou du sud-est. Cependant, le comportement des Sakalava ne fut pas tout à fait celui que l'on pouvait présager. Ils s'intéressèrent vivement à la culture du pois du Cap, soit en recrutant des métayers, soit en cultivant même directement sur les terres de décrue, le long des cours d'eau. En fait, l'histoire économique des Sakalava montre qu'ils participent au marché dès que celui-ci leur donne les moyens d'acquérir des bœufs en quantité significative. Ils s'en désintéressent dans tous les autres cas.

Les booms agricoles successifs connus par l'ouest de Madagascar ont cependant fini par avoir des conséquences dommageables pour les éleveurs sakalava autochtones. Peu attachés au sol ou à un terroir agricole, peu disposés à combattre pour la possession de la terre, ils ont fini par céder de larges parties de leur territoire sous la poussée d'immigrants très liés aux valeurs foncières et à la logique marchande.

Après avoir été cruellement affaibli par une succession de dures crises mais prêt à d'importants efforts pour une « normalisation », l'ensemble du monde rural malgache se trouve, à la fin des années quatre-vingts, dans une situation de forte transition. Les sociétés d'agropasteurs de l'ouest malgache, malgré leur marginalisation géographique et sociologique, n'ont pas échappé au mouvement général.

Les transformations de la société sakalava résultent actuellement du jeu d'un ensemble très complexe de dynamiques d'origines diverses. Cette complexité permet cependant d'identifier dès à présent deux sous-ensembles.

Le premier résulte de choix politiques effectués au plus haut niveau, qui vont déterminer les formes d'impacts extérieurs (action de l'État, rapports villes-campagnes, pénétration de l'économie moderne...) sur les communautés traditionnelles d'éleveurs.

Le second est constitué par les différentes dynamiques développées chez les Sakalava pour répondre à ces influences externes.

### ***Pouvoir central et sociétés agro-pastorales de l'ouest : évolution récente***

*L'attitude de l'État malgache à l'égard des sociétés pastorales*

Hors des zones aménagées, la politique a consisté, faute de moyens, à abandonner les gens à leur sort en tentant cependant d'agir sur la production par les prix agricoles. Les effets de cette politique étaient sévèrement biaisés par l'action des collecteurs indo-pakistanaïis, souvent experts dans l'art de s'appropriier les surplus monétaires résultant d'une hausse des cours. Le gouvernement, dès les premières années de l'indépendance, tenta donc de nationaliser le collectage sous diverses formes (« Syndicat des communes », puis intervention de grandes sociétés d'État). L'échec fut à peu près total, notamment à cause d'énormes problèmes de trésorerie et d'un manque chronique de véhicules aptes à affronter les mauvaises pistes rurales...

Dans ce contexte, des facteurs essentiels, mais beaucoup plus conjoncturels, sont apparus au cours des quinze dernières années.

Tout d'abord, les très graves difficultés affrontées par l'État malgache ont été fortement ressenties au niveau local. L'appareil local d'État, déjà peu présent à l'époque coloniale, s'est progressivement détérioré au point de quasiment disparaître pendant les années « noi-

Par ailleurs, grâce à la libéralisation du système de collectage des produits agricoles, une masse monétaire a été de nouveau injectée dans les circuits villageois ; beaucoup de terroirs ont recommencé à étendre leur production au-delà des stricts besoins de l'autoconsommation. Le paddy en particulier se vend bien et les pouvoirs publics recommencent à recevoir des collectivités locales des demandes d'aide pour la construction d'ouvrages d'hydraulique agricole.

Si l'intervention de l'État demeure très modeste, elle a pourtant cessé d'être inexistante car des liens très ténus tendent à s'établir entre les diverses îles des archipels d'auto-subsistance et de quasi-autogestion qui s'étaient constitués auparavant.

Dans le même mouvement, l'influence de la ville s'est manifestée à nouveau. Elle est souvent ressentie négativement par le monde rural régional et encore plus nettement par les groupes d'éleveurs.

### ***L'évolution des rapports ville-campagne***

Madagascar connaît un problème majeur dans l'approvisionnement de ses villes en viande, et notamment en viande de bœuf. Cela tient principalement au fait que les groupes qui élèvent des bœufs ne le font pas pour le marché, mais seulement pour satisfaire de complexes stratégies sociales communautaires qui reposent sur le sacrifice cérémoniel ostentatoire des bœufs lignagers (5). Quelques bêtes sont commercialisées dans des circonstances relativement exceptionnelles (besoins monétaires imprévus, périodes de soudure, bêtes inesthétiques ou volées, etc.). Dans ces conditions, le marché est très irrégulièrement et très insuffisamment approvisionné. Par ailleurs, les variations de cours ne peuvent pas avoir, sur l'offre, l'impact escompté car il n'existe pas un véritable marché. Les vols à grande échelle contribuent ainsi à une sorte de commercialisation forcée. Il existe de véritables vols à la commande en vue d'approvisionner le marché (6) : certains gros intermédiaires bénéficient des complicités nécessaires pour « blanchir » les bœufs volés qui leur sont remis, et adressent périodiquement aux voleurs de leur réseau des commandes détaillées.

En situation « normale », cette ponction, malgré ses très graves inconvénients, contribue finalement à adapter, tant bien que mal, l'offre à la demande. En période de crise, d'insécurité aiguë, la machine devient folle et tourne trop vite. Les réseaux parallèles de

(5) Ces aspects sont étudiés par S. Tourrette dans le cadre d'une thèse de doctorat d'économie rurale (Montpellier, Faculté de droit et science économiques) : « La commercialisation des bovidés dans le sud-ouest de Madagascar ».

(6) Voir en particulier E. Fauroux (éd.), *Le bœuf dans la vie économique et sociale de la vallée de Maharivo*, Tuléar/Montpellier, MRSTD/ORSTOM, décembre 1987, 240 p.



Madagascar. L'école de Bosy a été une remarquable pépinière d'auxiliaires administratifs « indigènes » et le lieu de création d'une tradition d'accès à la Fonction publique. Les chefs de canton ou les instituteurs ruraux des années 1930-1940 sont devenus des cadres supérieurs de l'administration malgache après l'indépendance. Dans tous les gouvernements successifs, les postes-clés de la région, certains postes ministériels ou de très haute administration, ont été détenus par des Timangaro qui ont ainsi pu tisser un remarquable réseau de clientèle qui leur permet un contrôle efficace sur toute la région de Morondava.

Ce contrôle régional timangaro s'exprime au moins par :

- une mainmise foncière sur toutes les zones aménagées ou en instance d'aménagement, notamment dans la périphérie urbaine de Morondava, qui enlève aux Sakalava toute possibilité d'acquisition de bonnes rizières ;
- l'existence d'un réseau de clientèle structuré qui permet de réserver toutes les places importantes, dans la Fonction publique, les sociétés nationalisées et les entreprises locales, à des gens qui acceptent les conditions d'appartenance à ces réseaux. Il s'agit essentiellement d'occuper des fonctions urbaines subalternes et d'y assurer la diffusion et la réalisation des mots d'ordre émanant des niveaux les plus élevés du réseau. Les éleveurs sakalava, même lorsqu'ils deviennent agriculteurs, ne remplissent jamais ces conditions.

Il n'y a que quelques Sakalava de la région qui occupent une fonction politique notable. Le député sakalava actuel a eu, en fait, un itinéraire très particulier, sa famille ayant quitté sa communauté d'origine pour vivre près de la ville.

Les avancées du monde moderne, sous leurs formes les plus diverses, ont toujours été perçues de façon négative par les éleveurs sakalava et cela par référence à un fait : la prospérité du troupeau est presque toujours mise en péril par les intrusions modernes. L'attribution de concessions, les aménagements hydro-agricoles trop importants, la construction de nouveaux axes routiers impliquent l'apparition de cultures durables sur des superficies importantes et donc de nouveaux enjeux fonciers, ainsi que l'arrivée de nouveaux groupes d'immigrants qui vont mettre en péril la prospérité du troupeau et provoquer d'inévitables conflits. Par expérience, les Sakalava savent qu'ils sortent rarement vainqueurs de ces affrontements. En effet, le droit foncier moderne donne toujours la préférence à une mise en valeur effective par des cultures, au détriment de vagues droits de parcours qui ne s'accompagnent d'aucune mise en valeur ostensible.



## **Des stratégies différentielles**

---

A la fin des années 1980, face aux nouvelles données qui leur sont imposées, les Sakalava pasteurs mettent en œuvre trois types de stratégies d'adaptation.

### ***Les systèmes de production***

Les conditions géographiques de l'ouest malgache laissent encore d'immenses espaces disponibles permettant de trouver de nouveaux pâturages pour les troupeaux, à condition de s'écarter des zones déjà occupées. La migration à courte ou moyenne distance devient ainsi la stratégie la plus simple pour les Sakalava désireux de maintenir leur mode de vie envers et contre tout. Un tel déplacement permet à la fois de retrouver des pâturages (voués pour des raisons écologiques à la dégradation) et de se rapprocher de ce qui reste de la forêt où cueillette et chasse constituent encore des compléments alimentaires.

Un autre type d'adaptation concerne la transformation des techniques pastorales relatives notamment au mode de gardiennage et aux formes de transhumances saisonnières (10).

L'insécurité a conduit ces éleveurs à choisir entre deux solutions extrêmes pour le gardiennage de leurs troupeaux. Quelques-uns ramènent leurs bêtes tous les soirs dans les parcs proches du village où elles sont soigneusement surveillées. D'autres, au contraire, laissent leurs bœufs en liberté dans la forêt ; ces derniers

tout une très nette hausse des cours du riz les ont conduits à développer cette production. La vente de leurs surplus en riz demeure actuellement la seule possibilité avouable de se procurer des boeufs

nouveaux *mpanarivo* ne sont généralement pas les héritiers directs des anciens riches. Leur émergence semble en corrélation avec les vols de bœufs : ils ne sont pas forcément eux-même des voleurs, mais c'est peut-être grâce à l'appui d'*ombiasy* redoutés que leurs troupeaux sont moins volés ou pas volés du tout.

L'apparition d'une catégorie de notables « spontanés » sakalava semble s'accompagner d'une émergence d'un sentiment de « sakalavité », d'un renouveau de leur identité au niveau politique régional.

Deux voies semblent ainsi ouvertes.

Les *mpanarivo* ont les moyens de manier la corruption, ce qui leur ouvre de très nombreuses portes autrefois résolument fermées aux Sakalava. On peut sans doute prédire la prochaine apparition de certains d'entre eux à de réelles responsabilités au niveau des collectivités décentralisées.

L'agressivité à l'égard des immigrants, autrefois à peu près nulle ou inopérante, se cristallise dans une résurgence des vieilles institutions sakalava : c'est ainsi que le *tromba* (13) a connu un « boom » récent et permet aux vivants de recevoir des injonctions provenant « directement » de leurs anciens souverains. De même, à la suite du récent *fitampoha* (14), divers cultes rendus aux tombeaux des premiers souverains sakalava, à Maneva et Ilaza (près de la petite ville de Mahabo), ont connu un soudain regain. A Mahabo, une « association d'intellectuels sakalava » (enseignants, fonctionnaires) organise des réunions, regrette ouvertement la marginalisation des Sakalava dans leur propre pays et laisse entrevoir une prochaine expression politique de ses revendications.

Confrontés à une crise générale du monde rural et aux graves difficultés de l'élevage traditionnel, longtemps marginalisés par rapport à tous les pouvoirs, les éleveurs de l'ouest et du sud-ouest malgaches n'ont cessé d'élaborer des solutions en vue d'assurer la pérennité d'un mode de vie faisant la part la plus large à l'élevage du bœuf.

**Emmanuel Fauroux**  
ORSTOM

(13) Tromba : cérémonies de possession au cours desquelles le possédé (une femme le plus souvent) reçoit un esprit et parle en son nom. Cet esprit peut être un ancêtre royal, ou un personnage, pas forcément important, mort dans des circonstances tragiques, par noyade en particulier.

(14) Fitampoha : cérémonie au cours de laquelle les souverains de l'ouest malgache réactualisent leur pouvoir en immergeant dans l'eau pure d'un fleuve les reliques des anciens souverains. Le dernier Fitampoha du Menabe a eu lieu en septembre 1988 près de Belo-sur-Tsiribihina.